

DU CLASSICS (MEDIAMAN) ET BIDIBUL PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

Je suis drôlement content, parce que mémé vient passer quelques jours à la maison. Mémé, c'est la maman de ma maman, je l'aime beaucoup, et elle me donne tout le temps des tas de chouettes cadeaux. Papa devait sortir plus tôt de son travail, cet après-midi, pour aller chercher mémé au train, mais mémé est arrivée toute seule en taxi.

ROYAL

Le Petit Nicolas

Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?

UN FILM DE AMANDINE FREDON ET BENJAMIN MASSOUBRE D'APRÈS L'OEUVRE DE RENÉ GOSCINNY ET JEAN-JACQUES SEMPÉ

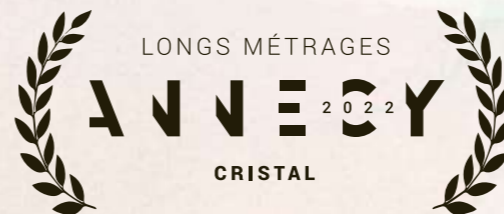


bidibul ALIGN IMAY CANAL+ CINE+ [logos]

DU CLASSICS (MEDIANA) ET BIDIJUL PRODUCTIONS
PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES
SÉANCE SPÉCIALE
SÉLECTION OFFICIELLE 2022



Le Petit Nicolas

Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?

UN FILM DE AMANDINE FREDON ET BENJAMIN MASSOUBRE D'APRÈS L'ŒUVRE DE RENÉ GOSGINNY ET JEAN-JACQUES SEMPÉ

LANGUE : Français

NATIONALITÉS : France, Luxembourg

DURÉE : 1h22

AU CINÉMA LE 12 OCTOBRE

Matériel de presse téléchargeable sur www.tarantula.lu

[f/Tarantula Distribution](https://www.facebook.com/TarantulaDistribution)

[i/tarantuladistribution](https://www.instagram.com/tarantuladistribution)

[#lepetitnicolas](https://twitter.com/lepetitnicolas)

Synopsis

Penchés sur une large feuille blanche quelque part entre Montmartre et Saint-Germain-des-Prés, Jean-Jacques Sempé et René Goscinny donnent vie à un petit garçon rieur et malicieux, le Petit Nicolas. Entre camaraderie, disputes, bagarres, jeux, bêtises, et punitions à la pelle, Nicolas vit une enfance faite de joies et d'apprentissages. Au fil du récit, le garçon se glisse dans l'atelier de ses créateurs, et les interpelle avec drôlerie. Sempé et Goscinny lui raconteront leur rencontre, leur amitié, mais aussi leurs parcours, leurs secrets et leur enfance.

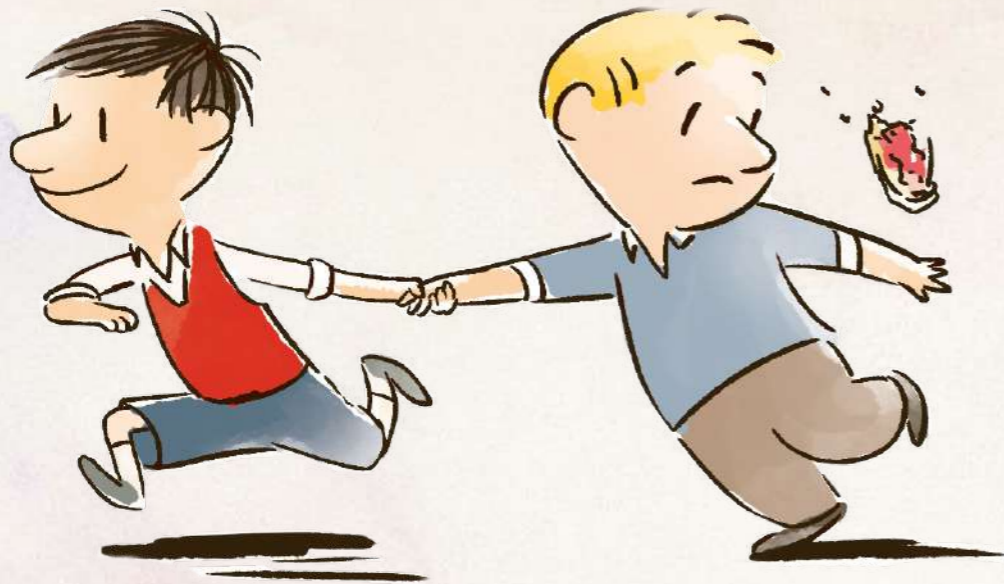


Entretien avec Amandine Fredon et Benjamin Massoubre

Comment est né ce projet ?

Amandine Fredon : Au départ, il s'agissait de réaliser un film documentaire mêlant les vidéos d'archives de Jean-Jacques Sempé et René Goscinny aux histoires dessinées du Petit Nicolas. Finalement le projet a évolué et l'envie de réaliser la totalité du film en animation s'est imposée. Par rapport à l'univers des auteurs, cela semblait cohérent et nous permettait en plus d'adapter, pour la première fois, Le Petit Nicolas en cinéma d'animation.

Benjamin Massoubre : Ce film mélangeant vie des auteurs et nouvelles du petit Nicolas a finalement mis plusieurs années à être développé et financé et ce n'est qu'au printemps 2020 que je suis arrivé sur le projet. J'ai commencé par m'atteler à un travail de réécriture avec Anne Goscinny pour développer, notamment, les séquences qui racontaient les vies de Sempé et Goscinny et y ajouter un maximum d'éléments biographiques. En parallèle nous avons travaillé sur la direction artistique avec Fursy Teyssier et Juliette Laurent en faisant de nombreux allers-retours sur les personnages, les décors et les choix de couleurs.



Comment avez-vous organisé votre travail de mise en scène tous les deux ?

Benjamin Massoubre : Etant monteur de formation et scénariste, c'était plus simple que je m'occupe de l'écriture avec Anne Goscinny mais ensuite, Amandine et moi avons œuvré en duo sur la mise en place de la direction artistique et des choix d'animation.

Amandine Fredon : Il faut savoir que dans l'animation, l'étape essentielle est le montage. Il est réalisé en amont pour éviter aux équipes d'animer des plans superflus. Le montage permet d'ailleurs souvent de résoudre des problèmes d'écriture car il révèle instantanément ce qui fonctionne ou pas.

Benjamin Massoubre : C'est pour cela que j'ai aussi beaucoup travaillé avec les story-boarders pour construire toute l'ossature du film et monter une animatique. L'idée était de dérouler tout le film en associant des story-boards assez bruts avec des voix, des sons et des maquettes de musiques pour connaître la durée précise de chaque plan avant de les fabriquer définitivement.

Est-ce intimidant de s'attaquer à deux monuments comme Sempé et Goscinny ?

Benjamin Massoubre : Dans de nombreuses familles françaises, ce livre passe de générations en générations. Je le sais car chez moi, mon grand-père l'a lu à mon père puis mon père me l'a raconté et je le fais découvrir aujourd'hui à mes enfants. Donc lorsqu'on se lance dans un travail qui touche à une telle œuvre, on peut craindre le procès d'intention mais le seul moyen de s'affranchir de cette pression était de faire un film qui respire la sincérité et l'amour qu'on a pour Le Petit Nicolas. Il n'empêche, c'était quand même beaucoup de pression car nous avions à cœur de célébrer ces auteurs et devons être à la hauteur de l'élégance qu'il y a dans le trait de Sempé et l'esprit de Goscinny. Le but était de rester dans l'hommage et garder une distance respectueuse pour ne glisser ni dans la caricature, ni le calque, ni l'hagiographie. Pour cela, il fallait être au plus près de ce qu'ils étaient : pour les voix off, nous avons souvent repris leurs propres mots dans des interviews et pour les dessiner, nous avons observé leurs façons de se mouvoir sur les vidéos d'archives. Grâce à Anne Goscinny, on a aussi pu observer les tapuscrits et les dessins originaux du Petit Nicolas. Et avoir la possibilité, dans un monde très virtuel, d'avoir un rapport tactile avec les documents et les stylos de son père, ou de s'asseoir à son bureau, véhiculait une



émotion supplémentaire qu'on a essayé de retranscrire dans le film. Ce rapport au toucher, au dessin à la plume, à l'écriture à la machine, au bruit des feuilles volantes... ce rapport tactile à la création devait faire partie intégrante du film.

Pour des professionnels de l'animation, que représentent Sempé et Goscinny ?

Amandine Fredon : Il n'y a qu'à voir les yeux brillants des dessinateurs et le plaisir et la motivation qu'ils avaient tous de travailler sur ce projet pour comprendre qu'en matière de dessin et de style, Sempé et Goscinny sont des références. Donc pour nous c'était d'autant plus encourageant.

Benjamin Massoubre : Effectivement, ce n'était pas difficile de motiver les équipes car beaucoup de dessinateurs sont fans des œuvres de Sempé. Par ailleurs, l'impact du travail de Goscinny sur l'inconscient collectif et sur l'humour français est indéniable. Et c'était d'autant plus intéressant de pouvoir montrer, à travers la biographie de ce globe-trotteur qui a passé son enfance en Argentine et a vécu à New York d'où vient ce sens de l'humour.

Leurs trajectoires personnelles ont finalement été peu racontées. Les connaissiez-vous ?

Benjamin Massoubre : Je pensais être incollable sur le sujet mais j'avoue qu'en travaillant sur le film, je me suis rendu compte que j'ignorais beaucoup de choses. On a découvert, par exemple, que Goscinny avait vécu tellement d'années loin de son pays que pour lui, Paris représentait une ville très exotique, un ailleurs totalement fantasmé.

Le parcours de Sempé était tout aussi fascinant : miraculé d'un milieu extrêmement défavorisé, il a atteint les sommets de l'illustration mondiale grâce à ses parutions dans *The New Yorker*. C'est ce qui me touchait particulièrement dans son histoire.

Finalement, même si certaines choses sont romancées, c'est dans leurs destins personnels qu'on est allé puiser tout ce qui fait le film. Dans cette structure assez complexe mélangeant monde réel (celui des auteurs) et espace de la création (celui de Nicolas) nous avons construit une narration émotionnelle. Le cœur du film se situe dans le destin de ces deux hommes qui ont imaginé pour *Le Petit Nicolas* une enfance rêvée et développé un humour et un caractère solaire pour pallier à des drames vécus dans l'enfance : la Shoah pour Goscinny et la violence d'un beau-père pour Sempé. A travers ce film, on raconte une histoire de résilience et la naissance d'une amitié. C'est à partir de là qu'est d'ailleurs apparu le sous-titre : « Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? »



Amandine Fredon : Il faut savoir aussi que nous avons travaillé en pleine pandémie de Covid et que ce contexte a sûrement joué car nous avons à cœur de faire un feel good movie. Pour nous, c'était important de montrer qu'avant d'être mondialement connus, ces artistes avaient galéré pour vendre leurs dessins, se faire connaître et qu'ils ne se sont pas laissés abattre. Leur succès représente le travail de toute une vie. Ils ont fait le choix conscient de rester positif malgré les épreuves et de voir la vie du bon côté. Ce Petit Nicolas fantasmé et l'humour qu'ils ont développé sont une réaction positive à ces traumatismes. Le film véhicule ce message très positif.

Le style visuel s'est-il naturellement imposé ou a-t-il été long à trouver ?

Benjamin Massoubre : Il y a deux univers bien distincts dans le film : celui du monde des auteurs et celui du Petit Nicolas. Pour ce dernier, nous tenions à être au plus proche des illustrations du livre, que ce soit dans le trait ou dans la façon de ne pas dessiner entièrement les décors en laissant des surfaces blanches. Pour cela, il y a donc eu deux directions artistiques : une basée sur les illustrations du Petit Nicolas et une autre basée sur le travail illustratif de Sempé dans d'autres livres ou le *New Yorker* qui est plus colorisé et plus rempli. Mais il est presque impossible d'imiter son trait car il ne dessine jamais le même Petit Nicolas alors qu'en animation on a besoin de garder un personnage identique qu'on reconnaît immédiatement. Par ailleurs, ce qui fait toute la poésie de ses dessins, c'est leurs formats verticaux et un film oblige à un format horizontal.

Amandine Fredon : Il était donc important pour nous de présenter à Jean-Jacques Sempé nos dessins pour qu'il puisse les valider. C'est aujourd'hui un homme âgé mais il a pu malgré tout participer aux premiers tests d'animation et pendant la réalisation du film, nous lui avons régulièrement soumis notre travail. Cela a donné lieu à des moments à la fois drôles et émouvants où il posait sa signature et ses appréciations sur nos propres reproductions de ses créations ou sur nos représentations de lui. Il se trouvait tantôt trop beau tantôt trop moche mais fier que toute une équipe adapte son travail sur grand écran.

Comment imposer sa patte d'animateur au milieu des dessins de Sempé ?

Benjamin Massoubre : Je crois qu'on peut l'imprimer partout. Tout en restant respectueux de l'œuvre, il y a une grande marge de manœuvre créative. On a fait le choix, par exemple, d'utiliser, comme Sempé, beaucoup de bulles pour mettre en scène les pensées de Nicolas. Ça permettait de donner du rythme et cela apportait une poésie aux fantasmes de Nicolas. Pour le monde des auteurs, on s'est beaucoup amusé à trouver des formes différentes, comme le flashback à Paris où Sempé passe, comme dans une comédie musicale, d'un décor à un autre.

Amandine Fredon : Adapter une œuvre implique de créer beaucoup de choses, de mettre en place des procédés propres à l'animation tout en respectant l'œuvre initiale. Or ici, nous devons inventer les couleurs, donner des silhouettes aux auteurs, retracer les époques et les lieux dans lesquels ils ont vécu, de l'Argentine des années 20 au Paris occupé des années 40, car c'est aussi le récit de notre Histoire collective. Nous ne voulions pas nous cantonner au bureau de Goscinny et à l'atelier de Sempé car il fallait montrer qu'ils avaient puisé leur inspiration et leur créativité dans leurs voyages. Donc pour cela, il fallait travailler des atmosphères très différentes et permettre aux spectateurs de vivre des émotions variées. Les équipes d'animation, sous la direction de Juliette Laurent, ont réussi à trouver la justesse et la sensibilité parfaite qu'il fallait pour donner vie aux personnages.

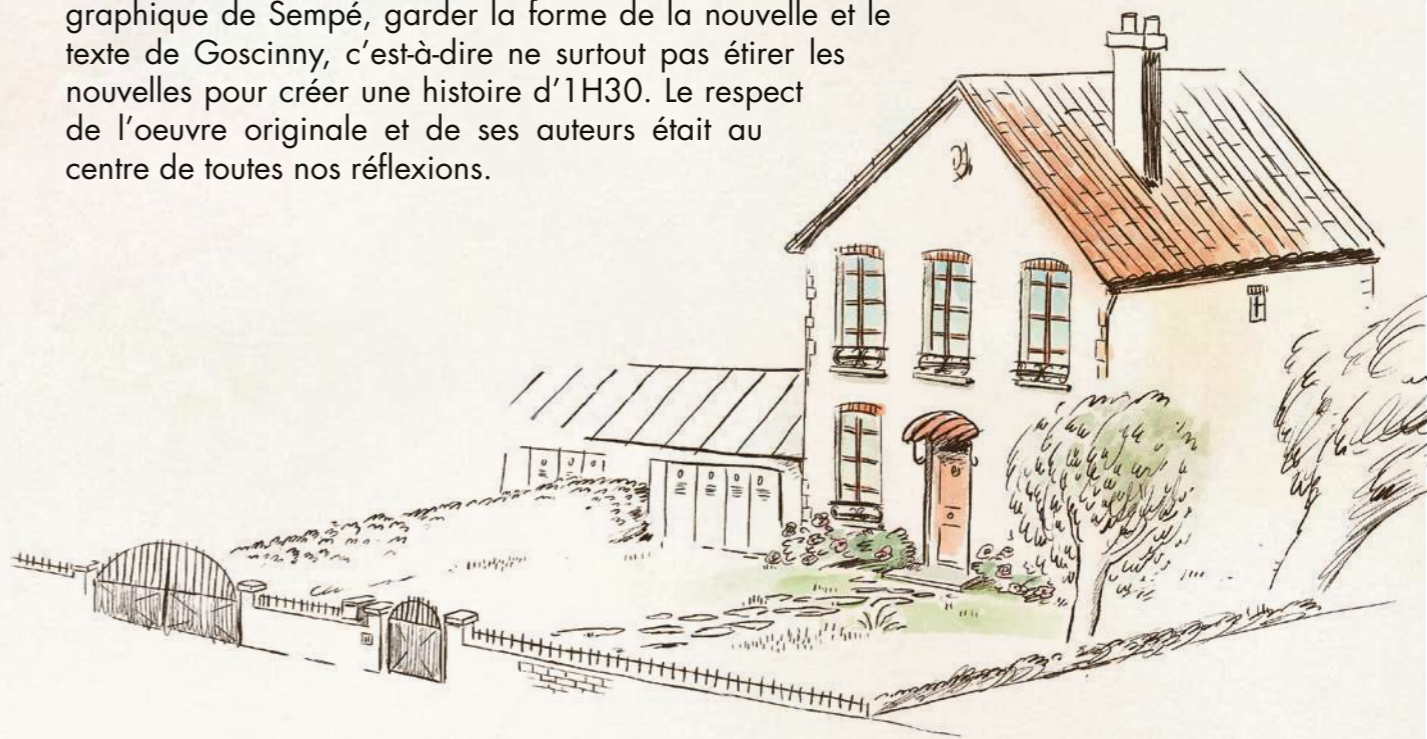
Benjamin Massoubre : Il en allait de même pour leurs passions. On tenait par exemple à ce qu'on le voit Sempé danser, chanter ou assister à un concert parce que la musique fait partie inhérente de sa vie. Puisqu'il parle de son rapport à la musique dans presque toutes ses interviews, c'était indispensable. Pareil pour le côté bourlingueur de Goscinny : il était bien plus cosmopolite qu'on ne l'imagine et ce regard posé sur la société française n'est pas du tout un regard conservateur car il avait un vrai respect de la différence. D'ailleurs, à l'heure où l'on cherche les fausses notes dans les œuvres de cette époque, il y en a peu

chez Goscinny. Beaucoup moins que chez Hergé ou d'autres en tout cas. Et quand il a commencé à être un peu chambré après soixante-huit par le mouvement de renouveau de la BD française, René se défendait d'être le franchouillard en pantoufles qu'ils imaginaient. Or je pense qu'Anne Goscinny avait à cœur de sortir de ce cliché.

Amandine Fredon : En discutant avec Anne, on a compris à quel point son père était novateur puisqu'il a fait la démarche d'aller travailler aux Etats-Unis avec des auteurs qui sont devenus mondialement connus, pile au moment de l'émergence du comics américains. Il a inventé le métier de scénariste qui n'existait pas à l'époque, (les dessinateurs écrivaient leurs propres histoires), il est devenu le directeur du magazine Pilote et il fut l'un des premiers à créer un studio d'animation en France – Idéfix – pour produire et adapter ces bandes dessinées en films d'animation.

Était-ce important de se démarquer, visuellement et sur le ton, des adaptations qui ont été faites des albums au cinéma et à la télévision ?

Benjamin Massoubre : Toutes ces œuvres n'ont, en effet, pas été des références pour nous. Nous voulions être au plus proche de l'univers graphique de Sempé, garder la forme de la nouvelle et le texte de Goscinny, c'est-à-dire ne surtout pas étirer les nouvelles pour créer une histoire d'1H30. Le respect de l'œuvre originale et de ses auteurs était au centre de toutes nos réflexions.





Vous avez ainsi fait le choix de « tourner » les images comme les pages d'un livre...

Amandine Fredon : Pour nous il était important de donner l'impression au spectateur de basculer dans un livre pour redécouvrir le plaisir magique des nouvelles du Petit Nicolas. Mais les dessins originaux étant en noir et blanc, il a fallu quand même inventer une large palette de couleurs d'aquarelles tout en restant fidèles à l'auteur, mettre en valeur ce côté poétique et nostalgique très fort. Fursy Teyssier, directeur artistique, nous a proposé de très belles solutions pour garder cet effet papier, créer des apparitions très subtiles de zones de couleur, imaginer les personnages qui s'effacent au bord du cadre de façon très naturelle.

Benjamin Massoubre : En effet, au-delà des deux directions artistiques, nous voulions que deux grammaires distinguent les différents espaces du récit. Au final, la partie des auteurs correspond à un cinéma classique avec une image remplie, entièrement colorisée, des travelings, des gros plans, etc. alors que dans la partie Petit Nicolas, on s'est astreint à des plans très larges correspondants au livre, à des dessins à l'aquarelle « pas terminés » et à une texture papier qui vient rappeler le travail illustratif de Jean-Jacques sur ce livre. A travers cela on peut basculer de la réalité du film (la vie des auteurs) à l'imaginaire (qui serait la vie du Petit Nicolas).

Amandine Fredon : Cela impliquait deux techniques très différentes et deux styles de mise en scène. On ne pouvait pas faire de gros plans sur le Petit Nicolas, par exemple : dans le livre, il est souvent petit, perdu au milieu d'un vaste décor et changer ce procédé lui aurait fait perdre toute sa poésie. S'il s'appelle Le PETIT Nicolas, ce n'est pas pour rien, c'est parce que c'est sa principale caractéristique. C'est aussi celle de ses copains : quand on les voit ensemble, ça grouille de petits bonshommes dans des grands espaces où le vide est aussi important que le plein.



En quoi était-ce important de garder *Le Petit Nicolas* comme narrateur ?

Benjamin Massoubre : Pour rester fidèles au texte des nouvelles et retracer cette histoire à travers les yeux d'un enfant mais surtout pour être au plus près de l'âme de René Goscinny. Car le liant entre les deux univers, ce sont ses mots.

Amandine Fredon : Et si, dans certaines scènes, *Le Petit Nicolas* apparaît comme une image mentale sur le bureau des auteurs pour les questionner ou discuter avec eux, c'est parce que nous tenions à ce qu'il ne soit jamais passif. C'était important qu'il évolue dans le film.

Benjamin Massoubre : En relisant les nouvelles, on s'est rendu compte que Nicolas était très présent parce qu'il raconte l'histoire mais il est finalement plus souvent spectateur des actions qui s'y déroulent. Pour le rendre proactif, il fallait lui créer une personnalité et lui donner un supplément d'âme, celle d'un petit garçon joyeux et curieux.

Où avez-vous rencontré le plus de difficultés dans cette aventure ?

Benjamin Massoubre : Le principal enjeu était de trouver le bon rythme pour entrainer le spectateur dans l'histoire malgré l'absence de structure narrative classique. Ce film évolue par séquences et il est finalement construit un peu comme une comédie musicale avec des numéros de chant et de danse – l'une de nos références était d'ailleurs *Un Américain à Paris*. Il fallait donc lier les deux récits et rendre cohérentes les séquences entre elles pour pouvoir retomber sur une émotion. Et le second challenge, pour moi, était de mettre de la couleur dans le monde du Petit Nicolas au-delà de la touche de rouge que Sempé avait mise sur son pull. Nous étions partis sur des couleurs sépia, style années 50, mais qui n'apportaient pas la touche solaire recherchée puis nous sommes passés à des couleurs plus vives, plus enfantines...

Amandine Fredon : Ce n'était pas simple en effet d'intercaler les séquences retraçant la vie des auteurs entre les huit nouvelles du Petit Nicolas tout en gardant une suite logique. Pour cela, il a fallu trouver de nombreuses astuces pour créer des transitions les plus fluides et logiques possible.

Et pour moi, l'autre grande difficulté était de trouver, pour les personnages des auteurs, un style visuel qui soit le même que celui du trait de Sempé. Lorsqu'on voit ses dessins, on a l'impression que c'est très simple mais quand on tente de les imiter, on se rend compte de la difficulté de la tâche. Son trait est extrêmement pur, stylisé et il ne dessine que l'essentiel.

Pour arriver à ce résultat, il nous fallait parfois représenter l'intégralité du décor puis l'effacer. Donc il a fallu pas mal de temps pour trouver un juste équilibre entre les dessins de Sempé, notre interprétation et ceux que nous créions.

Laurent Laffitte et Alain Chabat ont-ils facilement prêté leurs voix aux personnages ?

Benjamin Massoubre : Assez vite, Amandine et moi avons mis leurs noms sur la table car ce sont des artistes qu'on adore et nous avons eu la chance qu'ils acceptent. Alain avait déjà créé un lien avec Anne Gosciny puisqu'il avait réalisé *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre* en 2002, or on a découvert que c'était un vrai grand fan de Gosciny ! A l'image des fans de *Star Wars*, il est de ces gens qui collectionnent les figurines et est fasciné par tout ce qui touche à son univers. Comme acteur, Alain a cette grande qualité de transmettre une empathie pour tous ses personnages. Quelle que soit la qualité du film dans lequel il apparaît, on a envie de le suivre car les personnages qu'il incarne sont sympathiques et on sent qu'on peut rester avec eux pendant 1H30.

Amandine Fredon : Très naturellement, il véhicule des émotions de façon sincère. Et c'est un immense acteur qui parvient à rentrer instinctivement dans les scènes d'émotion sans en faire trop. Ici, il retranscrit très bien les traits d'humour et le côté pince-sans-rire de Gosciny.

Benjamin Massoubre : Quant à Laurent, c'est un grand fan de Sempé qui était aussi ravi de jouer le flegme un peu bohème de Jean-Jacques.

En plus, ces deux acteurs n'avaient étonnamment jamais joué ensemble et l'idée de se retrouver, pendant trois jours, dans un studio de musique en Provence pour prendre les voix les réjouissait. C'est d'ailleurs quelque chose de rare de pouvoir enregistrer les voix ensemble dans de telles conditions. Ça ressemblait à un mini-tournage : on travaillait la journée et le soir, on se retrouvait tous pour dîner à la bonne franquette. Or la complicité née là-bas se ressent à l'écran.

Amandine Fredon : Mais il ne faut pas oublier de citer le jeune Simon Faliu qui, pour prêter sa voix au Petit Nicolas, a fait également un sacré travail. Il est stupéfiant car au-delà d'incarner un personnage et de transmettre des émotions, il a dû dire, dans une langue un peu désuète, des textes extrêmement longs en voix off. Nous avons insisté pour ne pas prendre la voix d'une femme (ce qui se fait souvent en animation) mais d'un vrai enfant et on ne regrette pas car ce timbre particulier, ce petit rire dans la voix et sa façon de chanter apportent beaucoup de poésie au film.

La musique était très présente dans la vie de Sempé. Comment avez-vous décidé de l'intégrer à votre film ?

Benjamin Massoubre : Cela s'est passé en plusieurs temps. Au montage, j'ai fait beaucoup de maquettes et très vite nous nous sommes dits qu'il fallait aller puiser dans les goûts de Jean-Jacques, notamment Michel Legrand, Paul Misraki (qui a écrit *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?*), Duke Ellington ou Claude Debussy pour des ambiances plus larges. L'ambiance jazz correspondait tout à fait à l'histoire, comme ces mélodies populaires de l'époque, des



thèmes forts qui rappellent le travail de Ray Ventura, Trenet, Montant ou d'autres. A ce moment-là, on s'est rendu compte aussi que beaucoup de musiques de Ludovic Bource comme celle qu'il avait composée pour *The Artist* fonctionnaient très bien sur le film et on a eu envie de travailler avec lui. Notre chance a été de pouvoir collaborer avec beaucoup de « numéro 1 » comme lui.

Amandine Fredon : Sa musique permettait en effet de transmettre la nostalgie du Saint-Germain des années 50 et 60 et de plonger immédiatement dans une époque. Mais elle apportait aussi ce côté moderne et entraînant que nous cherchions à donner au film. Il fallait qu'il y ait de la joie, de l'énergie et c'était bien de pouvoir surfer entre ces deux ambiances. Benjamin et Ludovic ont passé beaucoup de temps à peaufiner la musique du film pour un résultat incroyable.

Que représente une sélection au Festival de Cannes pour un tel film ?

Benjamin Massoubre : Alors que nous vivons l'âge d'or de l'animation française, ce cinéma n'est pas si représenté que ça au Festival de Cannes donc c'est une vraie chance pour nous de pouvoir y présenter le film. Au-delà du plaisir qu'on a d'aller à Cannes, ça vient valider de longues années de travail acharné par une note extrêmement positive et il n'y a pas plus belle rampe de lancement car notre idée a toujours été de faire un film populaire, à la fois intelligent et capable de toucher le plus grand nombre.

Amandine Fredon : Et au-delà de nous faire plaisir, c'est gratifiant pour toutes nos équipes car la qualité de leur travail et toute la passion qu'ils y ont mis est récompensées. Et puis lorsqu'on réalise un film, c'est dans l'idée qu'il soit vu par le plus grand nombre. Or, le





Entretien avec Anne Goscinny - Scénario, dialogues et adaptation

A quand remonte ce projet ?

Ce devait être en 2015. Le producteur Aton Soumache, avec lequel j'avais déjà travaillé pour la série *Le Petit Nicolas* diffusée sur M6, m'a dit qu'il souhaiterait faire un film qui ne ressemblerait à aucun autre, mêlant images d'archives et animation pour retracer la genèse du Petit Nicolas. A cet instant, je ne voyais pas très bien ce que cela pourrait donner et surtout à qui ce projet pourrait s'adresser car l'animation et le documentaire visent deux cibles très différentes. Il m'a ensuite suggéré de m'impliquer et d'écrire un synopsis. Mais si j'avais déjà quelques romans à mon actif, je n'avais pas l'expérience de l'écriture d'un scénario. Certes, j'en ai beaucoup lu et beaucoup redressé. En effet, quand un film mettant en scène les personnages créés par mon père voit le jour, je lis et j'amende le scénario afin qu'il soit le plus fidèle possible à l'œuvre de mon père. Alors, si de la réécriture à l'écriture, le pas est ténu, ce sont deux exercices différents. C'est alors qu'Aton Soumache m'a présenté un scénariste qui avait la double qualité d'être à la fois un immense professionnel et un homme d'une bienveillance rare : Michel Fessler.

Nous sommes devenus amis, et plus que ça, complices.

Nous étions d'accord sur le fait que le film devait être entièrement en animation.

En réfléchissant de manière obsessionnelle, j'ai trouvé le ressort nécessaire et indispensable à l'équilibre de cette histoire. Il fallait que Sempé se pose la question de dire ou non à Nicolas que mon père était mort. Nous avons donc décidé d'écrire le film en flashback, l'enjeu étant : « comment annoncer à un personnage que son cocréateur ne l'animerait plus ? »

Et selon le procédé utilisé par le génial Alexis Michalik dans *Edmond*, nous avons décidé de justifier l'œuvre en racontant la vie des auteurs.

Comment avez-vous choisi les nouvelles du Petit Nicolas que vous reprendriez dans le film ?

Michel Fessler aimait beaucoup certaines histoires, comme « le tas de sable » ou « l'école buissonnière », moi je les aimais toutes, mais nous avons été obligés de faire des choix. Et puis, il a fallu traiter le problème de la non-mixité de l'univers du Petit Nicolas... Nous avons donc intégré deux histoires l'une avec Marie-Edwige et l'autre avec Loulou. Il n'était pas question d'exclure le public féminin !

Ce projet très personnel était-il motivé par un désir de transmission ?

En acceptant de faire de mon père un personnage animé, j'ai su qu'il faudrait que je professionnalise mes émotions ! J'ai donc pris le recul nécessaire à la création et, avec Michel Fessler, nous avons fait de mon père et de Sempé des personnages de fiction. C'est une expérience à nulle autre comparable.

Et puis, j'ai trouvé qu'il était juste de rappeler que l'homme qui avec son ami Sempé a inventé cette enfance française n'avait pas une goutte de sang français dans les veines ! Et cet homme, mon père, c'est lui aussi qui avec Albert Uderzo (dont les deux parents étaient italiens) a créé l'un des mythes français du XXe siècle, avec les aventures d'Astérix le Gaulois.

Mon père était russe (par sa mère) et polonais (par son père).

Je fais partie des gens qui sont persuadés qu'il ne faut jamais cesser de raconter l'Histoire et que ce n'est qu'à force de pédagogie que nous avons une chance qu'elle ne se répète pas.

Aussi, j'ai voulu rappeler que la famille de mon père avait porté l'étoile jaune, avait été déportée et assassinée à Auschwitz.

Finalement, cette enfance rêvée que vit Nicolas est sans doute un peu celle que n'ont pas pu vivre les cousins de mon père restés en Europe alors que mon père a eu la chance de partir en Argentine en 1928.





Parmi tous les documents que vous avez ressortis, lesquels vous ont créé le plus d'émotions ?

Ce qui est toujours très émouvant, c'est de partager des photos avec les dessinateurs et les animateurs. L'image, quand on la garde pour soi, induit une émotion forte et indéniable, mais quand on la partage, quand on la commente, quand on la fait vivre, on touche là quelque chose qui ressemble à l'immortalité. Tant que l'on se souvient, tant que la mémoire est vive, la mort n'a pas de prise. J'ai retrouvé des photos de l'oncle de mon père, Léon, qui a été déporté avec deux de ses frères. J'ai également retrouvé ce cliché sur lequel on aperçoit l'enseigne « Imprimerie Beresniak », l'entreprise familiale, qui apparaît furtivement dans le film. Voir vivre ces images intimes et retrouver mon père reprendre vie dans l'art qui lui tenait le plus à cœur, le cinéma d'animation, a été sans doute ma plus belle expérience professionnelle et intime.

Concernant la vie de Sempé, comment vous êtes-vous renseignée ?

Je la connais bien. Nous avons relu, Michel Fessler et moi, l'entretien que Jean-Jacques Sempé a accordé à Marc Lecarpentier dans l'album « *Enfances* ». C'est un texte intime et sensible tout en vérité. Et puis, je connais Jean-Jacques depuis toujours. Je savais qu'il n'avait pas eu une enfance particulièrement joyeuse. Nous avons choisi de mettre en avant ce grand-père qu'il aimait beaucoup et qui l'emmenait voir des matchs de foot.

Il y a un mot qui hélas est un peu galvaudé mais qui correspond parfaitement à mon père et à Sempé. Un mot qui pourrait être leur dénominateur commun : résilience. L'un a vu sa famille partir pour l'enfer, l'autre n'a pas reçu l'amour qui permet à un enfant de s'épanouir. Alors, ils ont créé ce Petit Nicolas qui vit une enfance rêvée, où la tendresse des parents pour leur fils est souveraine, où les copains, l'amitié et la maîtresse sont les héros d'une enfance de conte de fées.

En revanche, animer le trait de Sempé était une gageure pour les animateurs car c'est un trait fait de silences et d'espaces qui laisse place à l'interprétation, au rêve, à l'identification. *Le Petit Nicolas* est différent graphiquement d'*Astérix*, en ceci par exemple que les codes graphiques mis en place par Albert Uderzo ne permettent pas d'interprétation. Ils sont merveilleusement sûrs d'eux. Sempé, quant à lui, laisse à celui qui a envie de rêver la possibilité de se glisser entre ses personnages et même de faire partie du dessin.

Quel lien avez-vous créé avec Amandine Fredon et Benjamin Massoubre ?

Ils venaient tous les deux de l'animation et ils se sont montrés immédiatement passionnés par le projet. J'ai eu plus de lien avec Benjamin puisque nous avons repris ensemble le scénario de manière à ce que tout soit compatible avec l'animation et j'avais l'impression qu'à chaque plan, à chaque mot, il jouait sa vie. C'était son premier film en tant que réalisateur et l'urgence qu'il manifestait, son engagement et son enthousiasme me rappelaient ceux qui étaient les miens lorsque j'ai écrit mon premier livre.

Était-ce une évidence pour vous de confier la voix de votre père à Alain Chabat ?

Bien sûr ! Certes, leurs voix sont très différentes mais ça n'a aucune importance. Alain était le plus légitime pour incarner mon père vocalement. Il est une sorte d'héritier

spirituel de mon père. L'adaptation cinématographique la plus réussie reste son film, *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*. Or il était essentiel que l'acteur qui prête sa voix à mon père ait pour lui autant d'admiration que de tendresse ou d'amitié. Voilà deux hommes qui ont réussi à tisser une complicité sans jamais s'être rencontrés. Nous parlons là d'une connivence qui s'affranchit de la mort. Lorsqu'il a dit oui, j'ai su que le film allait être réussi. Entendre Alain doubler mon père dans des dialogues que j'avais coécrits a été très émouvant. Les larmes n'étaient jamais loin, mais sait-on jamais qui du rire et ou de l'émotion fait couler les larmes ? Laurent Laffitte avait dans la voix l'élégance de Jean-Jacques Sempé, il incarnait parfaitement ce dandy aussi beau que spirituel.

A l'écriture, pensiez-vous déjà à la musique ?

Je suis passionnée de chanson française... Et j'avais envie qu'en sortant de la salle, on soit heureux, et que ce bonheur, on ait envie de le fredonner. Le thème du film s'est imposé : *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux*, de Ray Ventura. Et comme Sempé aurait adoré être pianiste, mais qu'il était indéniablement plus doué pour le dessin que pour le piano, on a créé cette séquence où il fait partie des Collégiens de Ray Ventura. Et puis, il y a la séquence de l'école buissonnière où nous avons imaginé les enfants qui se fantasment en galériens. Je ne pouvais pas ne pas penser à la chanson mythique « *Le galérien* » écrite par Maurice Druon et arrangée par Léo Poll, le père de Michel Polnareff, d'après une mélodie russe. Au cinéma, la musique ne fait pas partie du décor, elle n'est pas un détail, elle est un personnage à part entière, elle est bien souvent ce dont on se souvient quand on sort de la salle. Or quand j'ai appris que ce serait Ludovic Bourque, oscarisé pour *The Artist*, qui signerait la musique, j'ai été à la fois impressionnée, heureuse et intriguée. Nous avons tous notre musique intérieure quand nous lisons un texte. Quelle serait la sienne ?

Comment expliquez-vous que *Le Petit Nicolas* représente toujours l'image d'Épinal de l'école et que ces histoires soient toujours autant d'actualité ?

Le Petit Nicolas, tel qu'on le lit ou tel qu'il est représenté dans les films, n'a absolument rien à voir avec les écoliers d'aujourd'hui. Les outils ne sont plus du tout les mêmes. Là où il y avait un plumier et un tableau noir, on trouve aujourd'hui des objets connectés, on numérise même les manuels scolaires. Ces différences sont en réalité des détails. L'essentiel est ailleurs. La technologie est par essence obsolète en revanche, l'amitié,



la camaraderie qui naissent bien souvent sur les bancs de l'école sont pérennes. On a souvent avec son instituteur ou son institutrice des liens forts. Ce sont souvent eux les premiers qui font découvrir aux enfants les joies de la lecture, les plaisirs de l'apprentissage. L'école est le seul endroit, toutes périodes confondues, duquel on ressort plus riche. L'école c'est aussi l'endroit rêvé pour transgresser, inventer des bêtises. Dans une classe, qu'on soit en 1960 ou en 2022, il y a toujours un chouchou, un premier, un cancre, un gros qui grignote, un bagarreur... Ces stéréotypes ont la vie longue et ce sont eux qui rendent les histoires du *Petit Nicolas* très actuelles.

Votre père aurait-il été flatté de la sélection de ce film au Festival de Cannes ?

Étant un grand cinéphile, mon père était fou du Festival de Cannes et de la ville de Cannes. Nous y avons même un appartement auquel il était très attaché. Je suis née un 19 mai, qui est toujours approximativement la date du début du festival de Cannes. Je me souviens avoir passé tous mes anniversaires là-bas et avoir vu mes parents aller chaque soir aux projections en smoking et robe longue. Il avait ceci dit assez d'imagination pour s'imaginer projeté, animé et doublé par un génie qu'il n'a pas eu la chance de connaître.

Je suis certaine, que là où demeurent désormais mes parents, on aura installé un grand écran où sera retransmis le film. Peut-être me verront-ils monter les marches, peut-être seront-ils émus de mon émotion...

Et sachant que les histoires du *Petit Nicolas* sont traduites dans une quarantaine de langues, que c'est une star en Pologne, en Allemagne, et qu'il est très aimé en Corée, je suis sûre que le festival de Cannes permettra au film d'avoir un rayonnement international.



Petit mot de Sempé

« Formidable ! Quel travail ! »

Sempé.



Sempé.



Sempé.



Sempé.

Entretien avec Alain Chabat - la voix de René Goscinny

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Anne Goscinny m'a appelé pour me parler de ce projet et me dire qu'elle aimerait que je sois la voix de son père. La proposition m'a touché et honoré mais aussi énormément intimidé, étant un très grand admirateur de René Goscinny. Anne m'a très vite et simplement enlevé cette pression. Les réalisateurs Benjamin et Amandine m'ont ensuite partagé des visuels que j'ai trouvés magnifiques, comme si Sempé lui-même avait dessiné chaque image... Et la perspective de jouer avec Laurent Lafitte était aussi une excellente nouvelle !

Quel rapport intime avez-vous avec *Le Petit Nicolas* ?

J'ai découvert le "*Petit Nicolas*" vers l'âge de 13 ans je crois. Je suis immédiatement tombé amoureux de cette écriture qui me faisait hurler de rire. J'ai lu tous les "*Petit Nicolas*" sur une période assez courte, les uns après les autres, compulsivement. Je connaissais tous les personnages pour avoir dans mon entourage de copains un Agnan, un Eudes ou un Alceste. J'ai passé des heures à regarder les dessins de Sempé, m'attardant sur des détails, imaginant la plume qu'il devait utiliser. Par la suite, j'ai suivi son travail, notamment aux éditions Jean-Jacques Pauvert (j'ai lu mille fois "*Sempé, en avant !*")

Que représente Goscinny pour vous ?

René Goscinny est une influence majeure depuis toujours. Il y aurait des dizaines de tomes à écrire sur ce qu'il a apporté à la bande dessinée, au cinéma, live ou d'animation, à l'entrepreneuriat, l'humour et la culture en général. C'est un auteur génial au sens propre du terme, « cf » les personnages et univers iconiques qu'il a créés à un rythme impressionnant, sans jamais baisser en qualité. C'est aussi un découvreur et accompagnateur de talents, les 30 ou 40 ans de bande dessinée qui ont suivi les années Pilote avec Goscinny en rédacteur en chef lui doivent énormément. Que ce soit "*Charlie*", "*Hara Kiri*", "*L'Écho des Savanes*", "*Fluide Glacial*" ou "*Métal Hurlant*" pour ne citer qu'eux, tous ces magazines ont été créés par des talents découverts par Goscinny.



Entretien avec Laurent Lafitte - la voix de Jean-Jacques Sempé

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Tout d'abord j'adore les films d'animation. Ils ont été ma porte d'entrée dans le cinéma, comme beaucoup d'enfants. Je garde un souvenir à la fois brutal et émerveillé de *Bambi*. J'ai également été très marqué par la poésie sombre du Roi et l'oiseau. J'ai déjà prêté ma voix à plusieurs films d'animation. C'est un travail que j'aime beaucoup faire. Le projet m'a paru tellement fidèle à ce que j'ai pu ressentir en lisant le Petit Nicolas enfant et l'histoire de la rencontre de ces deux génies que sont Sempé et Goscinny. Tellement bouleversante tant sur le plan créatif qu'amical que j'ai reçu la proposition comme un honneur et un délicieux signe du destin.

Quel rapport intime avez-vous avec *Le Petit Nicolas* ?

Le Petit Nicolas m'a accompagné pendant toute mon enfance. J'ai beau être né au début des années 70, l'esthétique des années 50 de l'univers de ce petit garçon correspondait étrangement à ma réalité, culottes courtes et désir d'amusement permanent. Il faut dire que mon père m'avait fait découvrir Bicot, le héros de son enfance, et là c'était carrément les années 30 ! Avec *Le Petit Nicolas*, je retrouvais mon environnement esthétique. Et ces aventures ressemblaient tout à fait à celles que nous tentions de vivre ma petite de bande de copains et moi.

Que représente Sempé pour vous ?

Au-delà du Petit Nicolas, j'ai découvert l'univers de Sempé à l'adolescence. La finesse du trait qui fait croire que tout est simple, l'atmosphère mélancolique et jamais passéiste et cette poésie pleine d'humour, de délicatesse et de légèreté. La pertinence de son trait, de son observation, de son sens du détail a traversé presque un siècle. Je suis fasciné par cette acuité exceptionnelle. Je suis tout particulièrement touché par la manière qu'il a de représenter les foules, les grands espaces en jouant souvent sur le contraste avec un tout petit personnage isolé dans un coin et qui semble toujours être un peu nous.

Que cherchiez-vous à transmettre à travers votre voix ?

J'ai essayé d'être le plus fidèle à l'univers du film et à la vision des réalisateurs. De ne pas entrer dans un code de jeu différent uniquement parce qu'il s'agit d'un film d'animation. J'ai été bouleversé de pouvoir apporter une modeste participation à cette œuvre qui m'a tant fait rêver. Une occasion aussi de rencontrer Alain Chabat et de m'inspirer de la simplicité et de la sincérité de son jeu pour créer une cohérence entre nos deux interprétations. Et j'espère surtout que Maître Sempé s'y retrouve !



Entretien avec Simon Faliu - la voix du Petit Nicolas



Qu'est-ce qui vous amusait dans cette aventure ?

Tout m'a amusé en fait : le p'tit voyage au Luxembourg comme si on partait en tournée pour l'enregistrement, la rencontre avec Benjamin qui est tellement cool (ou drôlement chouette ! comme dirait Nicolas), prêter ma voix au chef des invincibles, avoir le privilège de voir les storyboards, la séance de chant en studio (j'adore chanter !!)... comme je l'ai, dit tout m'a amusé !

Que représentait *Le Petit Nicolas* pour vous ?

J'ai eu la chance de l découvrir vraiment en tournant dans le film « *Le trésor du petit Nicolas* » dans lequel je jouais le rôle de Geoffroy. J'ai découvert son univers aussi à travers les livres, même si je connaissais déjà la série d'animation. Mais pour moi, il est devenu le symbole de l'amitié et de l'aventure. C'est fou comme mes souvenirs s'accroissent grâce à lui !

Comment avez-vous travaillé pour lui prêter sa voix ?

Pour trouver l'énergie du personnage, j'ai pu voir des storyboards, certaines scènes encore en préparation, j'avais le texte et surtout j'ai été dirigé par Céline Ronté une super directrice artistique et bien sûr Benjamin Massoubre l'un des réalisateurs qui connaissait son projet par cœur. C'était comme un jeu, on cherchait différentes propositions d'intonations pour qu'à la fin ils aient le choix pour animer Nicolas.

Qu'est-ce qui vous a paru le plus difficile ?

Ça peut paraître un peu bizarre, mais je n'ai rien trouvé de vraiment difficile. J'étais tellement content de participer au film. C'était une aventure joyeuse !

Entretien avec Ludovic Bource - Compositeur

Que représentait *Le Petit Nicolas* pour vous ?

Enfant, les histoires du *Petit Nicolas* représentaient pour moi un refuge face à la solitude. A l'âge de 7 ans, j'avais emprunté et dévoré successivement tous les tomes dans lesquels, au fil de mes lectures, je trouvais des réponses à certaines questions que je me posais alors. *Le Petit Nicolas* a eu une influence importante sur mes peurs, et d'une certaine façon, ces récits m'ont très certainement permis d'acquérir une ouverture sur les autres et une forme de connaissance sur moi-même.



Qu'est-ce qui vous intéressait dans ce projet ?

Le film d'animation est un format que je ne connaissais pas, c'est donc par curiosité que j'ai souhaité vivre cette aventure. J'y ai rencontré des gens humbles et respectueux dotés d'une grande intelligence de communication et je pense particulièrement à Benjamin, Amandine, Aton, Lilian... Ils m'ont aidé à comprendre le processus de fabrication sur un film d'animation, me permettant de stimuler mon imagination et ma créativité jusqu'à la finalisation du projet.

Comment avez-vous travaillé sur la musique du film ?

J'ai reçu au départ un animatique à l'état brut, ensuite, avec Benjamin nous avons travaillé sur le spotting de la musique. Nous avons échangé des idées pendant 2 jours, parlé des traits de caractère des personnages, des couleurs visuelles et musicales afin de s'approcher au mieux de l'univers génial de Sempé et Goscinny. Au fur et à mesure, je me suis laissé guider par tous ces portraits, ces tableaux, les voix des comédiens, les pitreries et tous ces espaces de joie. En fait, tous ces enfantillages m'ont permis de me reconnecter à mon âme d'enfant, on peut détecter une forme de malice musicale.

Était-ce important de donner deux couleurs musicales différentes pour distinguer les deux univers ?

Il me semble avoir stylistiquement utilisé plusieurs couleurs musicales sur l'ensemble du film mais j'ai surtout axé sur 2 thèmes distincts, l'un se rapportant à Goscinny et l'autre à Sempé. Ces deux principaux thèmes sont l'ADN de ma musique et se rejoignent progressivement pour n'en faire qu'un, *Le Petit Nicolas*. Nous avons enregistré entre Paris, Bruxelles et le Luxembourg avec Le Brussels Jazz Orchestra, l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg et d'autres merveilleux solistes. Cette expérience restera un doux moment de bonheur, le titre du film en est évocateur.

Liste artistique

Réalisateurs Amandine FREDON,
Benjamin MASSOUBRE

Scénario et dialogues Anne GOSCINNY,
Michel FESSLER

Adaptation Anne GOSCINNY,
Benjamin MASSOUBRE

Auteur Graphique Jean-Jacques SEMPÉ

Direction Artistique Fursy TEYSSIER

Directrice de l'animation Juliette LAURENT

Musique Originale Ludovic BOURCE

Montage Image Benjamin MASSOUBRE

AVEC LES VOIX DE

René Goscinny Alain CHABAT

Jean-Jacques Sempé Laurent LAFITTE, de la Comédie-Française

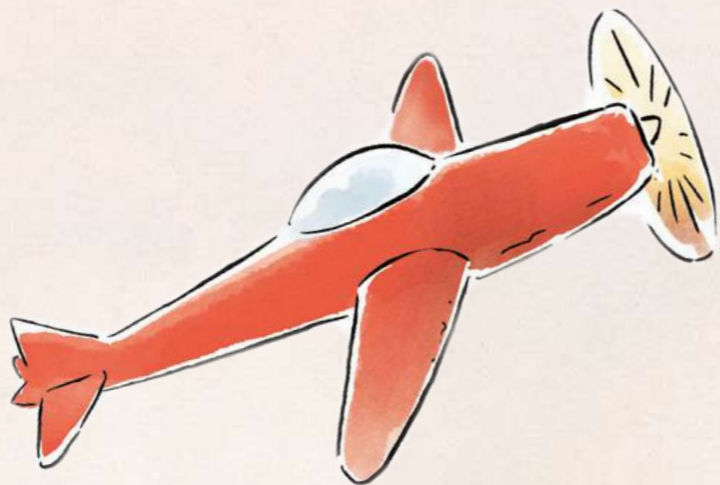
Le Petit Nicolas Simon FALIU





Productrice exécutive Lucie BOLZE
Producteur artistique Antoine DELESVAUX
Assistant à la réalisation Sébastien HIVERT-MALLET
Directrice de production Hélène CICA
Bruiteur Greg VINCENT
Monteurs son Nicolas LEROY, Kevin FEILDEL
Mixeur Michel SCHILLINGS

Produit par Aton SOUMACHE, Lilian ECHE, Cédric PILOT et Christel HENON
Une production ON CLASSICS (MEDIAWAN) et BIDIBUL PRODUCTIONS
En coproduction avec ALIGN
Avec la participation de CANAL+, CINÉ+, FILM FUND LUXEMBOURG, CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Avec le soutien de RÉGION LA RÉUNION, RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE, MAGELIS DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE, PICTANOVO RÉGION HAUTS-DE-FRANCE



Programmation

Emilie Lacourt / Tarantula Distribution
promo@tarantula.lu

+352 26 49 611 / +352 661 151 888



TARANTULA
DISTRIBUTION